



HAL
open science

Introduction : La sacralisation à l'œuvre dans l'expérience littéraire

Raymond Michel, Marta Inés Waldegaray

► **To cite this version:**

Raymond Michel, Marta Inés Waldegaray. Introduction : La sacralisation à l'œuvre dans l'expérience littéraire. Raymond Michel; Marta Inés Waldegaray. La sacralisation à l'œuvre dans l'expérience littéraire, Peter Lang, pp.1-11, 2017, 9782340-034891. hal-04920826

HAL Id: hal-04920826

<https://hal.science/hal-04920826v1>

Submitted on 30 Jan 2025

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Introduction

La sacralisation à l'œuvre dans l'expérience littéraire

Raymond MICHEL

Université de Lorraine

Marta Inés WALDEGARAY

Université de Reims Champagne-Ardenne

Il est notoire qu'il existe – ou « a existé », diront les déclinistes de tout poil –, dans nos sociétés, un vrai culte pour la Littérature. En réaction contre ce culte, très souvent, se développe de la haine ou, pire encore, de l'indifférence, sinon du mépris pour une *littérature*, qui perd, alors, non seulement sa majuscule, mais aussi sa visibilité et donc, à terme, son droit à l'existence. Il nous a, donc, paru utile, en restreignant notre investigation à la littérature, d'interroger cette (dé)sacralisation à l'œuvre dans l'expérience littéraire au cours d'un colloque qui a eu lieu les 5 et 6 juin 2015¹ à l'Université de Lorraine. Ce colloque s'inscrit dans un programme de recherche interdisciplinaire consacré à l'articulation entre la littérature, les processus mémoriels et la sacralisation. Il fait suite, notamment, à un colloque intitulé « Littérature et sacré : la tradition en question » (UL-Metz, novembre 2014) qui porte sur les modalités de construction d'une tradition littéraire du sacré, à savoir sur la possibilité ou l'impossibilité de sa transmission.

Le rapport qu'entretient la littérature avec la sacralité est envisageable à partir de trois points de vue, certes enchevêtrés dans les pratiques, mais qu'il est opportun de distinguer d'un point de vue analytique. Tout d'abord, d'un point de vue *institutionnel*, on peut examiner la mise en place de dispositifs d'élection et de construction d'*espaces striés*, au sens deleuzien

1 Colloque international, « La sacralisation à l'œuvre dans l'expérience littéraire », Université de Lorraine, Centre Écriture (EA 3943), UFR Arts, Lettres, Langues (site de Metz), 5-6 juin 2015. Comité d'organisation : Raymond Michel, Marta Inés Waldegaray.

du terme, dont le caractère sacré est garanti aussi bien par des institutions, des lois et des discours savants (dogmes endogènes et exogènes) que par une *doxa* qui fonctionne sur le mode de l'évidence ordinaire et de la révélation. On peut, aussi, privilégier un point de vue *cultuel* en décrivant d'une part les rituels, publics et privés, qui encadrent l'approche et le contact avec le sacré que constitue l'*Absolu littéraire*², et d'autre part les rôles des « prêtres » et des « médiateurs » qui en garantissent le respect et la diffusion-infusion dans toute la société. Enfin, une approche qui se voudrait plus *empirique* se préoccupera de décrire en quoi et comment la réception que fait un sujet lecteur – toujours membre d'une « communauté interprétative » – d'un texte littéraire a à voir avec des processus de sacralisation, puisque l'*espace littéraire* (M. Blanchot) s'institue comme une *hétérotopie* (M. Foucault) où s'agencent des dispositifs de sacralisation et de profanation qui expérimentent nos modes d'identification et de subjectivation les plus archaïques. Car, s'il existe une *religion* de la littérature, c'est précisément, comme nous le suggère l'étymologie³ du mot, parce qu'elle relie (*religare*) les hommes entre eux – fait communauté – et qu'elle exige un souci scrupuleux (*religere*) à l'égard du culte et des rites qui la fondent.

C'est ce troisième axe que nous avons voulu privilégier dans ce colloque. En effet, il s'agit de déterminer dans quelle mesure l'expérience littéraire, comme *exercice spirituel* de *piété subjective*, tant en production qu'en réception, relève du sacré, celui-ci étant conçu, entre autres, comme un *apprentissage de soi* et un *souci de soi* (M. Foucault). Après le règne du « démon de la théorie » (A. Compagnon) dans les études littéraires, il nous semble opportun de nous interroger, aujourd'hui, sur le rôle que joue la littérature dans nos procès de subjectivation, grâce à une (dé)sacralisation qui nous enjoint à ne pas nous contenter d'être un « histrion des identifications » ou un « froid docteur des distances⁴ ». Le propre de la littérature

2 Cf. Ph. LACQUE-LABARTHE, J.-L. NANCY, *L'Absolu littéraire : théorie de la littérature du romantisme allemand*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 1978, et G. STEINER, « Envoi : Le lecteur peu commun », dans *Passions impunies*, Paris, Folio Essais, 2001.

3 Cf. É. BENVENISTE, *Le Vocabulaire des institutions indo-européennes*, tome 2, Paris, 1969, p. 271.

4 G. DELEUZE et C. PARNET, *Dialogues*, Paris, Flammarion, coll. « Champs Essais », 1996, p. 67 et 68.

est, peut-être, en effet, de nous permettre d'*agencer*, c'est-à-dire « [d']être au milieu, sur la ligne de rencontre d'un monde intérieur et d'un monde extérieur⁵ ». Ainsi, cette seconde rencontre cherche à penser *la sacralité* comme modèle d'action ou force performative de la pensée. Le choix d'une telle perspective naît d'un constat : la précipitation propre aux temps modernes défie toute prévisibilité, esquive le passé, bouleverse l'avenir. La modernité vénère moins, en effet, le sens du passé vécu et l'expérience des générations antérieures qu'elle ne célèbre l'affirmation du temps utile, une interprétation de la temporalité qui privilégie la progression par le changement et la nouveauté coupés du passé. Le sens de l'h/Histoire ayant perdu son fil (J. Rancière), il paraît opportun, en restreignant notre champ d'investigation à un corpus emprunté à la littérature contemporaine (du XIX^e au XXI^e siècles) francophone ou de langue étrangère, de nous interroger sur cette sacralisation du littéraire qu'opère le sujet lecteur. En effet, à ce propos se posent de multiples questions : Quels sont les airs de famille que cette sacralisation partage, ou non, avec sa consœur religieuse ? Quels sont les gestes qui l'instituent ? D'où émane l'impression de sacralité qui semble accompagner, *nolens volens*, nos expériences esthétiques, et en particulier la lecture littéraire ? Nos modes de consommation postmodernes – où l'immersion dans des *agencements mécaniques* qui exigent l'oubli de soi a tendance à se substituer à une démarche herméneutique et critique distanciée – ne rendent-ils pas caduques cette recherche du sacré ? *Mutatis mutandis*, la prise en compte d'une dimension sacrée qui serait immanente à toute expérience esthétique n'offre-t-elle pas une occasion de résister aux entreprises de forclusion de toute transcendance et de *désacralisation*, dont les symptômes se font ressentir douloureusement dans nos sociétés ? Appréhender cette sacralité sous toutes ses facettes et dans sa complexité exige qu'on la mette en relation avec les bouleversements de l'expérience du temps qu'ont connus nos formes de vie moderne et les fractures de notre univers postmoderne. C'est pourquoi il nous faut envisager *la sacralité du littéraire* à travers un prisme interdisciplinaire. En effet, l'articulation irréfragable entre sacralité et rythme temporel dans l'expérience littéraire demande à ce que l'on conçoive la sacralisation non seulement comme la constitution d'un rapport symbiotique avec une transcendance, mais également comme une expérience auratique qui peut

5 *Ibid.*, p. 66.

mener vers une certaine forme de résistance ou de contre-conduite. Se jouent, ici, dès lors, l'existence et le rôle d'une négativité qui, bridée vers le temps révolu, ou vers « l'unique apparition d'un lointain, quelle que soit sa proximité » (W. Benjamin), freine la précipitation du temps, anachronise l'Histoire, en déroulant une temporalité dédaléenne où le lien entre le nouveau et l'ancien (la mémoire) advient, survient, revient sans cesse.

Il s'agit donc pour l'ensemble des auteurs de ce volume, à partir de corpus et de points de vue théoriques divers, de voir comment la (dé)sacralisation *est à l'œuvre et fait œuvre* dans la littérature. Toutes les communications présentées, lors de ce colloque, se fondent, bien évidemment, sur des postulats théoriques, implicites ou explicites. Il n'en reste pas moins que, *cum grano salis*, on peut distinguer parmi elles deux grands ensembles en fonction de leur dominante : les unes ont privilégié une approche analytique (philosophique, sociologique ou historique), les autres ont mis l'accent sur l'étude de cas singuliers. Parmi les articles qui relèvent davantage d'une réflexion théorique se trouvent ceux de : Catherine Dosso, Raúl Antelo, Laurent Husson, Pierre-Henri Kleiber, Clara Levy, Fabrice Novak et Raymond Michel, ainsi que l'avant-propos au volume. Les articles de Myriam Watthee-Delmotte, Ina Salazar, Emmanuelle Sinardet, Caroline Berge, Santiago Guevara et Marta Inés Waldegaray, en revanche, proposent des lectures plus circonstanciées.

Raymond Michel et Marta Waldegaray, dans un propos liminaire – « Quand la (dé)sacralisation est à l'œuvre et fait œuvre dans l'expérience littéraire » – interrogent la pertinence d'une problématique qui aurait pour objet « la sacralisation à l'œuvre dans l'expérience littéraire ». En effet, celle-ci n'est pas sans soulever, immédiatement, de multiples questions : Qu'entend-on par sacralisation et donc par sacré ? Existe-t-il des liens, autres que de synonymie relativement floue, entre le sacré, le divin et le religieux ? Y a-t-il une différence de nature, ou seulement d'intensité, entre le sacré et le profane ? Est-il justifié de sacraliser, aujourd'hui dans nos cultures occidentales, essentiellement, profanes, nos usages de l'art, et en particulier de la littérature, que ce soit dans ses modes de production, de réception et d'institutionnalisation ? Notre société n'est-elle pas, au contraire, caractérisée par un phénomène de désacralisation sans espoir de retour ? Ou bien ne constitue-t-elle pas – ce qui revient, en fin de compte, peut-être, au même – un espace où, sous la domination, sans partage, du règne de la communication et de la marchandise, se généralise une sacralisation qui institue ses temples, ses prêtres, ses rites, ses idoles dont

le caractère sacré ne tient qu'à leur « don de fascination », passablement affadi au demeurant, dont on les affuble en les affabulant ? Leur article tente de répondre à ces questions, en sollicitant aussi bien des faits que l'histoire littéraire a mis en évidence que des analyses sociologiques et esthétiques. Raymond Michel et Marta Waldegaray montrent ainsi que la sacralisation et la désacralisation de l'art, et donc de la littérature, sont, en fait, les deux faces d'une même pièce – aux multiples sens que peut revêtir ce mot.

Catherine Dosso, dans « Part de sacralité dans l'expérience de la rencontre esthétique chez Deleuze et Guattari » procède à une lecture attentive de *Mille Plateaux* et de *Qu'est-ce que la philosophie ?* Elle entreprend ainsi de montrer dans quelle mesure on peut trouver, chez ces deux auteurs, une conception de l'expérience esthétique – définie comme une rupture événementielle – qui comporterait une certaine forme de sacralisation. Pour ce faire, tout d'abord, elle rappelle la place centrale qu'occupe le concept de *devenir*, à concevoir comme un processus d'émergence des pures intensités dans le sensible, dans l'art, un lieu, par excellence, propice à sa manifestation. En effet, pour ces deux auteurs, qui ont une conception vitaliste des forces mises en jeu dans l'acte de création et de réception de l'œuvre d'art, l'écrivain est un être aux aguets qui est soucieux de capturer les forces invisibles et de faire émerger le possible. Ce faisant, il est amené à désacraliser les doxa esthétique et éthique qui règnent dans les espaces striés de l'actuel. Ensuite, prenant en considération cet horizon théorique et expérientiel, Catherine Dosso, en confrontant deux modèles qui ont tenté de décrire le sacré (Le Breton, Dufour et Boutaud) aux propositions des deux philosophes, souligne les points de rencontre, les divergences et surtout l'originalité de la pensée de Deleuze et de Guattari. En effet, pour ceux-ci, face à une œuvre d'art, et donc à la littérature, « nous nous trouvons ailleurs, ni dans l'institué du sacré religieux à cause de l'absence de transcendance, ni dans le processus de la sacralisation profane à cause de la puissance possédée par l'objet d'art. » Ainsi Catherine Dosso est-elle amenée à conclure que, s'il existe un sacré dans l'œuvre d'art, pour Deleuze et Guattari, c'est, sans conteste, un *sacré immanent transcendant*.

Raúl Antelo, dans « La force du sacré et la candeur du mal », reprend la notion de sacré qui se trouve au cœur des réflexions théoriques de Georges Bataille et Roger Caillois, les fondateurs du Collège de Sociologie. Il est rappelé que pour ces deux auteurs l'Amérique Latine représente l'hétérogène et le mouvement. Ils définissent donc le sacré

comme un processus de dissémination de l'hétérogénéité. Antelo montre, dès lors, que pour Bataille l'expérience du sacré s'inscrit dans une *économie générale*, foncièrement différente de l'économie politique classique, par l'excédent d'énergie qu'elle développe. Car il existe chez Bataille un chemin très subtil qui mène du sacré à l'érotisme, chemin qu'on ne peut emprunter qu'à la condition de dissocier le sacré de toute substance transcendante. L'art touche donc au sacré à la condition de n'exprimer rien qui lui vienne du dehors. Caillois, quant à lui, n'envisage l'étude du sacré qu'en dehors de ses manifestations religieuses institutionnelles, tels les jeux de hasard dans les sociétés de l'Amérique Latine ou le vertige de la guerre en Europe. En effet, il lui semble que la guerre remplisse, dans la modernité, la même fonction que la fête dans les sociétés dites primitives. Antelo est ainsi amené à montrer comment pour Caillois, tout comme pour Bataille, le vertige ressenti devant la guerre, ou la mort d'Evita, ouvre la perception d'un sacré « non-représentatif ». Le sacré est donc inséparable de la question politique. On est ainsi conduit à nous interroger sur ce qu'il en est du lien, aujourd'hui, entre la politique et l'art, l'une esthétisée à l'excès, l'autre sécularisé et dévalorisé radicalement. Un retour aux textes de Bataille et de Caillois nous permet, peut-être, d'entrevoir un dépassement de cette situation foncièrement aporétique.

Laurent Husson, dans « Entre utopie de la générosité et piège de la sacralisation –idéaux et pièges de l'écriture et de la lecture chez Sartre à partir de *Qu'est-ce que la littérature ?* et de *Saint Genet, Comédien et martyr* », revient sur l'ambivalence de l'exceptionnalité de l'acte de lecture et de l'espace créé entre le lecteur et l'auteur à partir des analyses sartriennes, et notamment, à partir de deux textes de Sartre à la fois proches et diamétralement opposés : *Qu'est-ce que la littérature ?* (1948) et *Saint Genet, comédien et Martyr* (1951). L'auteur de l'article analyse comment l'œuvre de Sartre, écrivain déclaré et classé comme athée, fait un sort particulier à l'expérience littéraire, qu'elle soit celle de l'écrivain ou celle du lecteur. Bien que ces expériences soient abordées au travers de catégories religieuses et fassent appel au sacré, l'œuvre de Sartre exhibe également une contestation ironique du fait littéraire. Dans ses analyses, certaines expériences d'écriture semblent subvertir, pour le philosophe, la dimension positive de l'expérience littéraire, comme le montre notamment la figure de Genet, figure dans laquelle sacralisation et désacralisation jouent un rôle essentiel. L'article d'Husson confronte ces deux orientations qui

soutiennent des lectures opposées d'une expérience littéraire perçue entre le ciel et l'enfer.

Pierre-Henri Kleiber, dans « Tentation et contagion du sacré dans l'avant-garde des années trente », étudie l'attrait du sacré dans le surréalisme autour des années trente. Sous l'influence de l'école sociologique française et des travaux de Durkheim, de Mauss, ou de Dumézil, le surréalisme porte une attention tout à fait particulière non seulement sur le fonctionnement de la pensée primitive, de la « pensée sauvage », mais aussi sur ses rites et son horizon initiatique. L'article explicite comment cet intérêt culmine dans la volonté, non seulement de pénétrer le sens des anciens mythes, mais également d'en faire advenir de nouveaux qui soient de nature à exhausser la vie au-dessus de son étiage commun. Le réenchantement de la vie suppose un sacré extra-religieux, celui du merveilleux. La *connaissance* se double d'une *expérience* de la pensée primitive qui va jusqu'à la tentation de la constitution d'une communauté sacrée. Kleiber souligne que ces deux tentations parallèles montrent le glissement d'un *ethos* savant à un *ethos* religieux, comme si le sacré abolissait toute distance épistémologique au profit d'un activisme mimétique qui absorbe son objet en le désignant à la fois comme corpus et comme expérience.

Clara Levy, dans « Les processus de sacralisation dans l'élection puis la relation au livre de chevet », prend appui sur une enquête de terrain sociologique portant sur le recueil de cent-quinze entretiens approfondis menés auprès de lecteurs déclarant avoir un livre de chevet – c'est-à-dire un ouvrage préféré, un ouvrage de prédilection – avec lequel ils entretiennent une relation spécifique, particulièrement forte et très dense émotionnellement. L'article explore la sacralité caractérisant la relation des lecteurs à leurs livres de chevet – cette sacralité se déployant dans plusieurs directions. À partir de l'analyse de ces entretiens, Levy s'intéresse d'abord à la sacralisation du moment (ou de la période) de la rencontre avec le texte qui va devenir livre de chevet ; ensuite, elle étudie les différentes modalités de sacralisation mises en œuvre dans la relation avec l'objet-livre ; enfin, la dernière partie de cet article, étudie l'intensité des émotions ressenties dans cette rencontre heureuse entre lecteur et livre de chevet, une rencontre qui aboutit fréquemment à la sacralisation de ce dernier.

Fabrice Nowak, dans « La mémorisation et la récitation des textes littéraires : de sacrées expériences », explore comment la littérature, à travers la mémorisation et la récitation, peut devenir une pratique qui réoriente la

littérature vers le sacré. Bien que banal pour la conscience ordinaire, l'acte de mémoriser pose, tout comme la littérature elle-même, de nombreux paradoxes selon Nowak. En rejetant l'usage « utilitaire » du texte littéraire et en analysant l'acte de mémorisation à la lumière des concepts de *magie* et d'*amitié*, considérés comme modes de relation qui permettent d'appréhender le lien à la littérature sous un angle différent, l'auteur de cet article interroge en quoi le *par cœur* peut revitaliser les études littéraires.

Raymond Michel, dans « La sacralisation de l'expérience littéraire : spéculation, croyances et modes d'existence », examine, tout d'abord, comment la « théorie spéculative de l'Art » élaborée par les tenants de la révolution romantique a tenté de répondre au désenchantement du monde, en élaborant une conception de l'Art qui aurait pour mission de révéler le Divin et les vérités les plus fondamentales de l'Être. Ce que ne pouvaient plus faire les discours scientifique, philosophique et religieux après les bouleversements épistémiques opérés par les Lumières et le criticisme kantien. Mais une telle conception se révèle profondément aporétique, esthétiquement et historiquement parlant. On est donc conduit à envisager la sacralisation de la littérature précisément dans ce que la théorie spéculative forclôt, à savoir l'expérience littéraire. En effet, de nombreuses études anthropologiques nous ont montré que notre rapport au monde, et donc à l'art, nécessite de notre part une *gymnastique ontologique* (Y. Citton) dans laquelle le sacré et ses rituels ont toute leur place, puisque la *performativité* de ceux-ci institue l'existence même de cette expérience. Il faut donc admettre que cette sacralisation *light* est à cultiver et à revendiquer, car elle nous permet de résister au flux continu et incontinent des informations et aux assujettissements des multiples pouvoirs qui tentent de conduire nos conduites.

Myriam Watthee-Delmotte, dans « L'écrivain et la place des morts : la sacralisation par le tombeau littéraire », se penche sur l'un des ancrages fondamentaux de l'humanité : le culte des morts. De tout temps, l'homme a érigé des Tombeaux, lieux de commémoration marqués de l'aura du sacré, afin d'octroyer aux morts une place qui établit la délimitation nécessaire à la construction du sens de vivre, tant sur le plan individuel que sociétal. La littérature joue à cet égard un rôle essentiel, qui est de poser des mots sur la mort afin de symboliser ce qui, infiniment, dépasse l'humanité dans la conscience de la finitude de sa condition. À l'égard de cette fonction sacralisante, la production littéraire contemporaine française, a pour particularité de s'opérer en contexte de laïcisation de la société, d'euphémisation

ou de déni de la mort singulière et de surmédiatisation des morts de masse (guerres, génocides, disparitions, etc.). L'article explicite comment les écrivains contemporains, en actualisant le genre du Tombeau littéraire, produisent du sacré en ménageant deux exigences contradictoires : le respect de la singularité déchirante du deuil du sujet et la production d'un lieu partageable où peut se constituer une communauté.

Ina Salazar, dans « L'expérience du sacré dans la poésie de Blanca Varela : quête existentielle et expression générique », aborde de manière rigoureuse l'œuvre de la poète péruvienne Blanca Varela (1926-2009). Salazar souligne que la production de Varela se déploie avant tout comme une quête existentielle et métaphysique où la forme exprime le mouvement de la parole d'un sujet qui advient en tant que tel, dans un monde sans transcendance, où Dieu n'est plus. L'article, d'une part, explore la manière dont ce sujet advient à travers une parole paradoxale qui récuse toute autorité et unicité, un sujet qui oscille entre un sentiment de manque et une forte belligérance vis-à-vis du divin ; et d'autre part, il met en avant le travail de détachement progressif vis-à-vis des déterminations génériques qui caractérise l'élan poétique varélien orienté vers une notion du sacré s'apparentant à la conscience de la finitude et au langage du corps.

Emmanuelle Sinardet, dans « La sacralité dans les Andes : la survivance du Juif errant dans *La última erranza* (1947) de l'Équatorien Joaquín Gallegos Lara (1909-1947) », étudie les procédés moyennant lesquels, dans cette nouvelle, la sacralité résulte de la transfiguration de personnages réalistes en figures intemporelles et transcendantes qui rejouent le mythe du Juif errant dans le petit village andin de Guadual. Sinardet procède à une analyse aiguë du personnage principal, Heinrich, lequel assume progressivement les traits du Juif errant, figure intimement liée au christianisme et à la Passion, et vit aussi, à la fois, un martyr qui fait de lui une figure christique. Il s'opère ainsi, souligne Sinardet, un renversement bourreau-victime, culpabilité-innocence, manifeste dans le double mouvement qui structure la nouvelle : la christianisation du Juif Heinrich, mais aussi la judaïsation de la figure du Christ. La survivance et la reformulation de la figure du Juif errant permettent d'aider à circonscrire – à défaut de pouvoir la dire – la persécution antisémite et sa répétition, à un moment où Gallegos Lara découvre la Shoah avec effroi.

Caroline Berge, dans « Quête de soi, quête de Dieu à travers l'expérience de César Dávila Andrade », s'intéresse à l'œuvre d'un poète équatorien peu connu du public. Détourné de l'orientation fixée par la politique

culturelle équatorienne des années 40 qui met en avant la notion de nation, Andrade (1918-1967) tente une expérience littéraire originale et personnelle, une nouvelle voie poétique et narrative avec la perspective d'accéder à une connaissance d'ordre supérieur et transcendant. Liant expérience littéraire et cheminement initiatique pour parvenir à une connaissance *totale* aussi bien de son monde intérieur que du monde extérieur, Andrade tente non seulement de saisir ce mouvement vers soi que le « je » de son écriture tente d'objectiver en retour, mais aussi le mouvement du « je » vers le monde qui l'entoure. L'espace littéraire devient alors pour lui un espace sacré, règne du symbole et du mythe. L'article explicite comment la quête de soi et de Dieu mène le poète solitaire qui est Andrade aux origines et aux confins du monde le conduisant à expérimenter en soi l'expérience du Christ et à trouver le chemin de l'extase mystique.

Santiago Guevara, dans « *Estrella distante* (1996) : une sacralisation de l'apôtre improbable », revient sur un roman clé dans la production de l'écrivain chilien Roberto Bolaño. Guevara étudie les traits qui distinguent le personnage principal de ce roman, Carlos Wieder, afin de montrer l'articulation entre le processus d'initiation littéraire subi par Wieder et la sacralisation de la mémoire de la dictature chilienne (1973-1990) qui en découle. En convoquant principalement la pensée d'Hannah Arendt sur la banalité du mal et le concept de spectralité tel qu'il est forgé par Jacques Derrida, Guevara rapproche la composante profane et politique du roman (axée sur le crime, la violence et l'horreur de la dictature pinochetiste) de sa composante sacrée (centrée sur les notions de genèse, d'annonciation et de prophétie cosmogonique). Ainsi, conclut-il, c'est dans cette lecture que fait la Littérature de la mémoire historique chilienne que l'univers narratif de ce roman vient éclairer ce que la Littérature signifie pour Bolaño, une voie profane d'accès au sacré.

Marta Inés Waldegaray, dans « La Littérature comme quête et souci de soi chez Ernesto Guevara », examine comment la lecture sustente la pensée et l'action politique de ce personnage à la fois historique et mythique et rend ainsi intelligible (significative) son existence. Ses écrits (*Passages de la guerre révolutionnaire*, *Journal de Bolivie*, « Qu'est-ce qu'un guérillero », sa correspondance) permettent de comprendre le rôle de la lecture dans cette interaction entre le « souci de soi » (Michel Foucault) et le souci de l'autre (la vie avec et pour les autres). L'article pose comment cet agencement littéraire a permis l'émergence d'une subjectivité politique chez Guevara, une subjectivité devenue une singularité

historique inhérente aux mouvements révolutionnaires de l'époque en Amérique latine : celle de l'*homme nouveau*.